

les incendies, les massacres, les atrocités les plus invraisemblables. On était resté incrédule d'abord, mais le flot des fugitifs ne tarissait pas, chacun racontait ce qu'il avait vu. Devant la concordance de ces allégations, il fallut bien se rendre à l'évidence.

Le 24, les Français, ayant perdu la bataille, refluent en bon ordre, mais la panique s'empara de la ville et presque tous les habitants ne songèrent plus qu'à s'en aller au plus tôt.

Dans la soirée du 25, ce qui reste de Français gagne Couvin.

Convaincus que la conquête de la ville n'est qu'une question d'heures, les Couvinois gagnèrent la forêt où ils retrouvèrent quantité d'habitants de Nismes, Frasnès, Petigny, Mariembourg et des villages environnants. Quand l'ennemi arriva, le pays ressemblait à un désert. Il n'y trouva plus que quelques vieillards, mais ceux qui étaient restés devaient payer cher leur audace.

Les Allemands firent leur entrée à Couvin à l'aube du 26. Tout alla bien au début, mais vers 9 heures arriva de la direction de Frasnès un détachement de Saxons comprenant une centaine d'hommes.

Ils s'étaient déjà distingués au cours de leur marche en fouillant minutieusement le château des comtesses de Villermont. Un habitant d'Hermeton qui, pris de panique, s'était enfui dans une cave du castel, y fut tué par les bandits.

Arrivés à Couvin, ils exprimèrent leur étonnement de ce que les habitants s'étaient enfuis. « Pourquoi civils partis ? Nous pas barbares ! » Et pour le prouver par les actes ils se livrèrent immédiatement à un pillage en règle. Ces excès se poursuivirent jusqu'au soir.

Cependant les bandits avaient cru bon de prendre des otages : M. Demanet, doyen et M. Pammellard, échevin de la ville, avaient été choisis. Sous escorte, précédés d'un tambour, on les obligea à parcourir toutes les rues et à crier : « Faites attention, ne tirez pas sur les troupes allemandes, sinon nous serons immédiatement fusillés et la ville brûlée. »



Le père Dru, un vieillard de 75 ans, fut abattu d'un coup de feu sans le moindre motif, malgré l'intervention de l'échevin Pammellard.

L'abbé Gilles, vicaire, tomba également sous les balles des bandits allemands.

Une dame de Couvin se mourait ; on alla en avertir

l'abbé Gilles, vicaire, qui s'empressa d'accourir. Il avait à peine fait cinquante pas, qu'une vive fusillade éclata. Il le rebroussa chemin pour se mettre à l'abri, mais des soldats l'avaient vu. Ils se mirent à sa poursuite et l'arrêtèrent.

Sans vouloir entendre la moindre explication ils obligèrent l'abbé, le docteur et sa sœur à sortir et les emmenèrent tous trois sous bonne escorte. Cent mètres plus loin, ils remirent en liberté le docteur et sa sœur. Il était trop évident que les brigands n'en voulaient qu'au malheureux prêtre et que leur proie ne leur échapperait pas. Ils se mirent à l'insulter, à le frapper de coups de poing, de coups de pied, de coups de crosse.

Mais voilà qu'une auto arrive en sens inverse, portant avec des officiers allemands un professeur de Couvin, M. Mauer.

Celui-ci s'étonne, s'indigne, proteste de voir les traitements inhumains dont le vicaire est l'objet. Un des officiers s'emporte et pour châtier M. Mauer de son intervention, il le fait descendre et l'oblige à se joindre aux vingt otages qui vont partir pour Rocroi à la tête des troupes à qui elles serviront de bouchier en cas d'attaque.

L'abbé Gilles n'a plus dorénavant aucun doute sur le sort qui lui est réservé. Ses bourreaux l'obligent à avancer encore et continuent à le martyriser, quand soudain sous un coup de crosse plus violent, il s'élève d'un bond et échappe à ses persécuteurs. Ceux-ci hurlent, le somment de s'arrêter, mais le vicaire, réunissant en un effort suprême ses dernières énergies, arrive à mettre entre lui et les assassins une distance assez considérable. Ceux-ci voyant que leur victime va leur échapper font feu et l'abbé s'effondre la jambe brisée d'une balle.

Deux de ses paroissiens s'empresment vers lui pour l'aider à se relever, mais les soldats accourent, obligent les deux hommes à se retirer. Il survient alors un officier à cheval qui ordonne à un des soldats de tuer le prêtre. Celui-ci est jeté sur un camion qui passe et huit jours plus tard on retrouve son cadavre. L'autopsie du cadavre permet de supposer que l'abbé Gilles ne mourut pas immédiatement des suites des coups de feu qu'il avait essuyés. Les contusions qu'il portait à la tête, le bris de l'os maxillaire font croire au contraire que les misérables s'acharnèrent sur lui avec une rage forcenée jusqu'au moment où il ne donna plus signe de vie.

Au moment où les assassins le chargèrent sur un de leurs camions, une vingtaine d'otages pris à Couvin étaient amenés pour marcher vers Rocroi, comme nous l'avons dit, devant les troupes allemandes. Parmi eux, M. Mauer, professeur, MM. Antoine, père et fils, Mlle Malempré, M. Michel Gouttière, sa femme et sa fille, M. Boutals. Ils marchaient sous la conduite d'un officier à cheval, sans cesse menacés de mort. Arrivé à la vieille route de Rocroi, M. Boutals fut tué à coups de revolver par un officier.

Le lendemain matin, après un simulacre d'exécution les otages exténués, brisés par la fatigue et les émotions, étaient enfin rendus à la liberté.

Le soir du 26, quatre maisons étaient brûlées à Couvin. Huit hommes avaient péri, quatre de Couvin et quatre étrangers, dont un inconnu.

A PETIGNY

Quand le 26, les Allemands arrivèrent à Pétigny, dont toute la population s'était enfuie, ils se mirent en devoir de piller toutes les habitations.

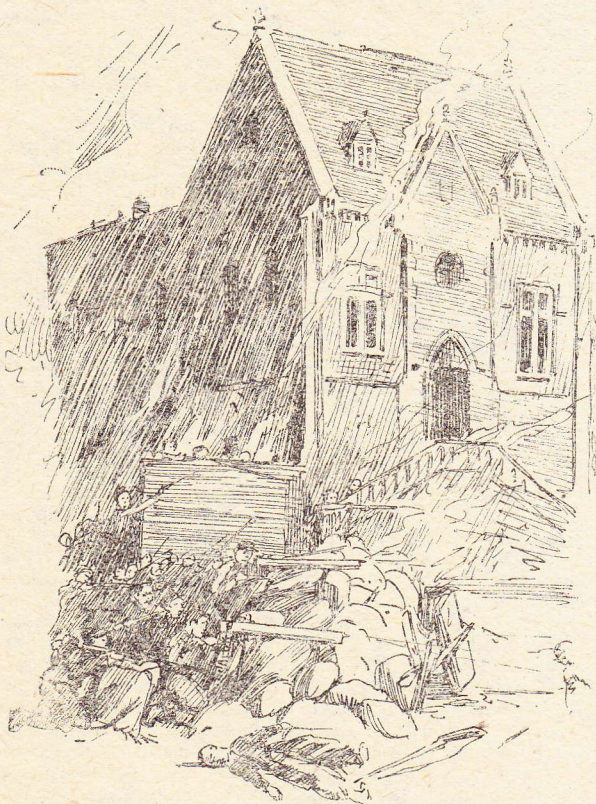
Au cours de leurs perquisitions, ils trouvent Madame Masuy, dans sa toilette funèbre. Avant de la quitter, ils lui mettent dans les bras une poupée !...

Un peu plus loin ils rencontrent le « Blanc du Thochir. » Ils emmènent ce vieillard de plus de 70 ans, le gorgent de vin et le déposent ivre-mort dans une porcherie.

Ils mettent ensuite le feu au village : quatorze maisons deviennent la proie des flammes. Ils avaient amené avec eux des otages pris dans les villages voisins.

Sur la route de Pétigny à Couvin, au lieu dit « A la

Folie», habitait un nommé Chabot. A l'arrivée des Allemands, il s'enfuit. Les soldats tirèrent, lui enlevant deux doigts d'une main. Il tomba. Les brutes s'approchèrent, déchargeant de nouveau leurs armes : le malheureux, qui s'était relevé, s'affala une seconde fois, la cuisse traversée d'un projectile. Une troisième fois il essuya la décharge d'un revolver et fut laissé pour mort. Il resta blotti dans son champ, quarante-huit heures durant, perdant du sang en abondance. Il se guérit pourtant, mais est demeuré estropié.



A MARIEMBOURG

Le 24, à onze heures du matin, les premiers uhlands apparaissaient ; les Français les accueillirent à coups de fusil ; ils détalèrent au plus tôt. La plupart des habitants, sur le conseil des Français, s'empressèrent de quitter la localité : il en resta une cinquantaine à peu près des 800 que compte Mariembourg.

Les Allemands voulant s'emparer sans tarder de cet important point de bifurcation de voies ferrées qu'est Mariembourg, y jetèrent de forts contingents.

A 3 heures de l'après-midi, pour éviter l'encercllement et surtout faute de munitions, les Français se retirèrent laissant une quarantaine des leurs sur le terrain. On évalue à 500 hommes le nombre d'Allemands qu'ils avaient mis hors de combat.

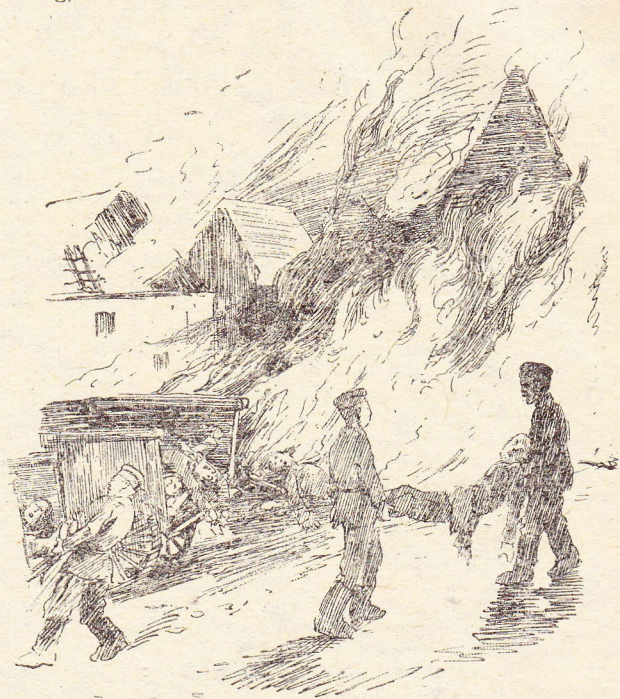
La rage de l'ennemi était à son comble : aussi en entrant à Mariembourg, mit-il le feu aux quatre coins de la localité. Les habitants rencontrés furent faits prisonniers. L'un d'eux, Auguste Desselle, fut jeté vivant dans sa maison en flammes. Il parvint à s'échapper du brasier, mais il fut repris et fusillé, séance tenante.

La plupart des habitants restés à Mariembourg furent entassés dans l'écurie Jossiaux. Pendant dix jours, les fuyards qui rentraient étaient appréhendés et allaient rejoindre à ladite écurie leurs compatriotes. On les libéra enfin, mais pour les obliger à enterrer les cadavres d'hommes et de chevaux qui gisaient encore aux alentours. Pourtant la plupart des cadavres allemands avaient déjà disparu.

Les Allemands les avaient chargés sur des camions et les avaient jetés dans le brasier.

Soixante dix maisons, y compris les châteaux Druard et Focquet, étaient en ruines. Quant aux autres,

elles avaient été complètement vidées. Sans le dévouement de l'abbé Sainmont, en vacances à Mariembourg, la ville entière eût été rasée.



A DOORBES

Doorbes est un village de 350 habitants, situé au milieu des Fagnes, sur la route allant de Matagne-la-Grande à Nismes.

Le 25 août, les habitants rassemblent à la hâte ce qui leur paraît le plus utile et se sauvent dans le bois d'Olloy.

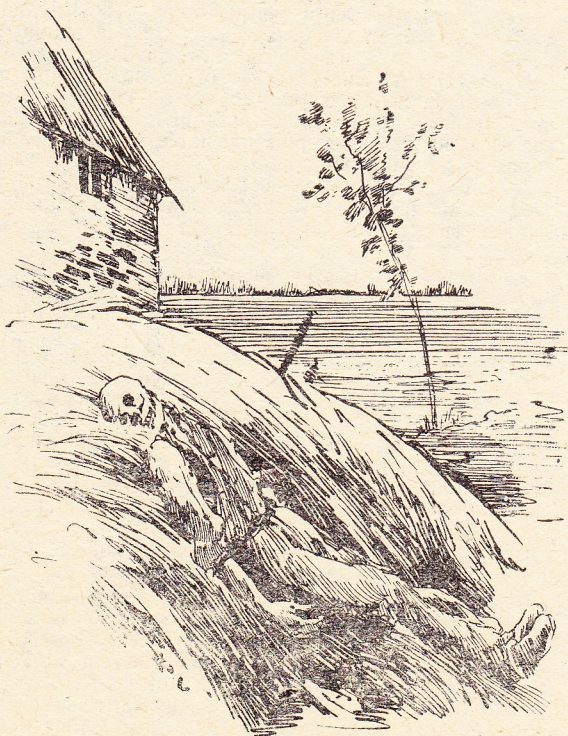
Soudain de Matagne, arrive en un galop vertigineux, au sein d'un nuage de poussière, une troupe de chevaux, sans cavaliers, suivie d'un officier à cheval. Le brave est blessé ; il raconte qu'il est le seul rescapé de tout un escadron ; tous ses hommes sont tombés à Matagne. Il conseille aux habitants qui n'ont pas fui encore de s'en aller au plus vite. En un instant le village est complètement vide d'habitants.



Une voiture d'ambulance chargée de blessés passe à côté des derniers fuyards de Dourbes. « Vous pouvez rentrer chez vous », crient en passant les Français, « l'ennemi est en déroute ». Il est 3 heures, plusieurs personnes de Dourbes rentrent au village, tout est calme. Vers 6 heures des coups de feu sont tirés sur ceux qui viennent de rentrer. De nouveau ils s'enfuient et la nuit vient.

Le pillage et l'incendie y sont pratiqués comme d'habitude.

Dourbes a été incendié deux fois : d'abord le 26, puis le lendemain. 45 maisons ont été la proie des flammes ; trois hommes ont été tués : Tonglet Palmire, contremaitre à la roche, Jules Godefroid et Clément Cogniaux, retrouvé sur son fumier et dont les porcs avaient mangé la tête !



A NISMES

Nismes est une des plus importantes communes du canton de Couvin, située à 4 kilomètres au sud-est de Mariembourg, sur l'Eau-Noire et sur le chemin de fer de Mariembourg à Vireux.

Suivant un rapport de M. S. Martin, adjudant des troupes d'administration, deux soldats français s'y sont particulièrement distingués par leur héroïsme.

Abrités dans un réduit en planches près de la gare au passage à niveau, ils abattirent 98 Allemands à coups de feu.

Nismes fut pillé et saccagé comme les villages des alentours. Le château Licot fut vidé de ses richesses et de ses vins. Quatre maisons furent réduites en cendres : sept hommes, dont la plupart appréhendés au sortir du bois, où ils s'étaient réfugiés, furent massacrés. Un vieillard de 73 ans, nommé Fischer, que les Teutons avaient rencontré à Nismes, reçut dans le ventre un coup de baïonnette et alla mourir sur son fumier. Une partie de la toiture de sa maison en flammes le recouvrit dans sa chute. Le malheureux, à ce moment, vivait sans doute encore. On ne retrouva de lui que des ossements à demi consumés.

Quelques jours après ces atrocités, le prince Max de Saxe passait à Nismes. Voulant entrer à l'église et en trouvant la porte fermée, il la fit forcer par ses hommes et avant de se retirer déposa sur l'autel un billet où il annonçait qu'il était passé par là !



A PETITE-CHAPELLE

Petite-Chapelle, petite bourgade de 3 à 400 âmes, est distant de 16 kilomètres de Couvin. Les Allemands y arrivèrent le 24 août, venant de Cul-des-Sarts. Une poignée de Français les accueillit, leur tuant trente hommes sur les plateaux de Cul-des-Sarts. Les Allemands, furieux, se vengèrent sur la population de Petite-Chapelle. Les habitants furent faits prisonniers et toutes les maisons furent soigneusement pillées durant leur détention.

Un mois plus tard, — le 6 septembre — un millier de Saxons, appartenant au 108^e et au 181^e d'infanterie, arriva et après avoir déposé chez la veuve Meunier un des leurs qui était blessé, les soldats se mirent à décharger leurs armes dans la direction du village.

Le curé, l'abbé Bastin, fut l'objet d'un traitement particulièrement odieux et douloureux. Il eut à gravir un vrai calvaire.

On eut à déplorer plusieurs victimes. Une de celles-ci, Arthur Dupont, doit avoir enduré un véritable martyre avant de mourir. Une baïonnette en dents de scie lui avait été promenée sur tout le corps, les bras et les jambes furent atrocement labourés, la poitrine et le ventre ouverts.

Le couvent fut pillé de fond en comble. La supérieure, retenue comme otage, fut malmenée et conduite à l'église.

A FAGNOLLES

Fagnolles (à l'est de Mariembourg), Matagne-la-Grande, Vierves, Olloy, Le Mesnil et Oignies devinrent à leur tour le théâtre de la furie allemande. L'incendie, le vol, le pillage, la terreur, le viol et le meurtre y furent perpétrés avec une rage féroce. Les communes françaises de Haybes et Fépin furent elles aussi mises à sac et leurs habitants endurent d'horribles tortures.

A FRASNES-LEZ-COUVIN

Frasnes se trouve à 3 kilomètres de Couvin. Il subit plusieurs bombardements, le 25 août 1914.

Sitôt que les sentinelles françaises eurent signalé les premiers uhlans, une bonne partie des habitants s'étaient enfuis précipitamment, tandis que les Français prenaient position sur les hauteurs voisines. Plusieurs maisons du village avaient dû être évacuées par ordre de l'autorité militaire : l'infanterie s'y était installée avec des mitrailleuses.

Ces préparatifs étaient à peine terminés que la bataille commença. Elle dura jusqu'au soir. Les troupes françaises évacuèrent alors leurs positions et se retirèrent sur Couvin.

A 10 heures du soir, les Allemands faisaient irruption dans le village. Ils se montrèrent assez convenables dans les maisons habitées, mais là où il n'y avait personne, ce fut le pillage et la mise à sac.

Le mercredi 26 août, les troupes défilèrent toute la matinée. De-ci de-là se préparait déjà l'incendie qui devait tout consumer l'après-midi.



La nuit du 25, le curé de Frasnes logea chez lui l'état-major des troupes qui venaient de prendre la localité.

Le 26 au matin, avant de partir, un des officiers conseilla vivement et à plusieurs reprises au prêtre de s'en aller, sans tarder.

M. Malter, professeur à l'école normale de Couvin, avait eu lui aussi des officiers à loger.

Parlant à l'un d'eux M. Malter dit :

— Je suppose qu'il n'y a plus rien à craindre maintenant.

— Je ne pense pas, répondit l'officier. Cependant, ajouta-t-il, il y a des Saxons à Mariembourg. Ils nous suivent et de temps en temps on leur donne un village à détruire !

Un autre témoignage, également versé à l'enquête, est celui de deux jeunes gens qui, faits prisonniers lors du combat de Mariembourg, s'entendirent annoncer par un soldat, le 23, que le lendemain Frasnes serait brûlé.

Cette triste histoire corrobore la certitude de la préméditation.

Vers 2 heures de l'après-midi, des coups de feu retentirent.

La première victime fut Joseph Remy. Il reçut à bout portant deux balles, une à la gorge et l'autre à la poitrine. Il s'affala dans les bras de son épouse : il était mort.

Puis ce fut le tour de Camille Leclercq. Les assassins le lardèrent de coups de baïonnette.

Désiré Bertrand avait été enfermé par les bourreaux dans une maison déjà en flammes. Comme il tentait de s'échapper, un projectile vint l'atteindre au cœur.

Plusieurs femmes eurent un sort analogue.

Cette journée tragique avait coûté la vie à douze personnes parmi lesquelles quatre pères de famille.

A l'exception d'une demi-douzaine de maisons, le village entier était incendié.

Le lendemain, 27, les barbares revinrent de nouveau et sur l'ordre d'un officier nommé Lépine, ils remirent le feu aux habitations restées intactes.

Le 26, pendant les scènes désolantes qui viennent d'être rapportées, les soldats pénétraient dans les maisons et en arrachaient tous ceux qu'ils y trouvaient. Ils les conduisaient au bas du village, les placèrent devant les mitrailleuses en leur faisant entendre qu'ils allaient mourir.

De temps à autre, joignant le geste à la parole, ils les mettaient en joue, puis quand ils voyaient les yeux dilatés d'épouvante, ils partaient d'un grand éclat de rire. Les malheureux ne furent remis en liberté que trois jours plus tard.

Au cours de leurs perquisitions, les brigands avaient trouvé un vieillard impotent. Ils le somment de quitter sa maison : il montre ses pieds tortus.

Deux soldats l'enlèvent avec précaution, le portent au milieu de la Place, puis voyant qu'il lui était impossible de se tenir debout, ils vont lui chercher une chaise et l'y asseyent, puis une table sur laquelle ils déposent du pain et du beurre !

Apercevant un groupe de prisonniers, ils abandonnent momentanément l'infirmes pour les rejoindre ; celui-ci en profite pour regagner sa demeure en rampant.

Vers quatre heures, ce qui restait de la population était captive. Les hommes furent alors séparés des femmes et des enfants ; les femmes reçurent bien leur part d'insultes et de menaces.

Un peu plus tard, le curé arriva, tête-nue, la figure décomposée. Deux soldats le tenaient en respect. Quand il parut, ce furent des cris, des huées sans fin. L'une de ces brutes s'approcha et lui cracha au visage ; une autre lui brisa son chapelet. Il voulut parler ; on lui imposa silence.

« Je veux bien mourir, répéta-t-il plusieurs fois, mais du moins laissez à mes paroissiens la vie sauve. »

Les religieuses s'offrirent, elles aussi, pour le salut des habitants : les bourreaux n'acceptèrent pas.

Le curé souffrit un vrai martyr. Les Allemands l'emmenèrent avec quelques autres prisonniers et pendant le trajet on les couvrit d'insultes. Les Allemands l'interrogèrent enfin et confirmèrent la sentence de mort. C'est alors que le prêtre s'écria : « Je meurs innocent et j'en appelle de cette sentence inique au tribunal de Dieu ! » Cette protestation produisit son effet et lui sauva la vie.

Le lendemain, sept de ses compagnons de captivité, parmi lesquels Nicolas et les frères Wanschoor, furent passés par les armes. Les mains liées derrière le dos, on les contraignit à s'asseoir sur un banc, et lâchement on leur tira dans le dos.

Les crimes commis à Frasnes sont à la charge des Saxons des 100e, 101e, 102e et 103e régiments d'infanterie.

Le 16 septembre Frasnes fut à nouveau le théâtre de la barbarie allemande.

Vers 8 heures du matin arrivèrent de Rocroi trente à quarante civils français. Les malheureux formaient deux groupes attachés les uns aux autres au moyen de cordes. Les Allemands les accusaient d'avoir détrossé les cadavres.

Après un simulacre de conseil de guerre, on se remit en marche vers Frasnes. A un moment donné on obligea les condamnés à quitter la grand' route, et à travers la campagne ils gagnèrent la « carrière du Lion ».

Ce qui se passa alors, nul hormis les bourreaux, ne pourrait le dire, mais l'état dans lequel les cadavres ont été retrouvés témoigne d'atrocités sans nom.

Au bruit de la fusillade, de nombreux soldats de Frasnes et de Couvin étaient accourus. Ils vinrent explorer le champ du carnage ; avec de gros rires ils considérèrent longuement l'épouvantable hécatombe, n'ayant même pas la pudeur ni la retenue qu'éprouve tout être civilisé en face de la mort.

Est-il nécessaire d'ajouter que les victimes étaient innocentes ?

Comme l'ont révélé les papiers trouvés sur trois d'entr'elles, c'étaient de braves gens, originaires de la Marne, du pays de Montmirail.



A ROMEDENNE



Romedenne se trouve sur le chemin de Florennes à Givet. La population est d'environ 600 âmes.

Le dimanche 23 août, de longues caravanes de civils et de soldats français arrivaient au village. L'armée française, cédant à la pression de l'ennemi, avait abandonné les hauteurs de Dinant et se retirait accompagnée par les habitants affolés.

Le 24 on voit soudain apparaître sur les hauteurs de Surice, les bandits qui viennent de mettre à feu et à sang la malheureuse localité. Les Français avec leurs mitrailleuses postées près de l'église ouvrent de larges brèches dans les rangs ennemis et les forcent à se retirer sur Franchimont qui brûle dans la soirée.

Les habitants de Romedenne s'étaient tous réfugiés dans les bois, mais voyant que tout restait calme au village, plusieurs se hasardèrent à rentrer chez eux, le lendemain matin.

Ils s'y trouvaient à peine de quelques instants que la porte volait en pièces et que des soldats à mine patibulaire arrivaient jusqu'à eux, menaçants, l'arme au poing. Les malheureux furent bousculés et jetés dehors.

Quatre femmes furent étroitement liées les unes aux autres et avec une telle brutalité que la corde pénétra dans les chairs. Il y avait aussi trois hommes, dont deux septuagénaires. Les Teutons se demandaient quel genre de torture ils pourraient bien leur infliger, quand l'un d'eux aperçut un gros chariot de ferme.

Ils forcèrent les trois hommes à le conduire par un chemin à descente rapide jusqu'au bas du village. Les coquins se tordaient de rire en voyant l'effroi des malheureux.

Ils contraignirent un autre vieillard, nommé Hingot, devenu idiot par une vie de privations, de s'asseoir sur le chariot et obligèrent les pauvres vieux à ramener le véhicule au haut de la côte.

Inondés de sueur, haletants, la face congestionnée, ils s'arrêtèrent devant la maison de Maurice Collard, âgé de 88 ans. Les soldats le transportèrent également sur le chariot. Puis, sous ses yeux, ils pillèrent sa maison et y mirent le feu.

Les brigands conduisirent alors le chariot vers une forte pente abrupte et ravinée par les eaux et le poussèrent en bas de la côte. C'est par miracle que

les cinq malheureux échappèrent à la mort. Les Allemands ne s'en inquiétèrent plus.

La fureur sanguinaire des Allemands prit alors une orientation nouvelle et les 120 maisons que comptait Romedenne ne formèrent bientôt plus qu'un immense brasier.

Les habitants qui étaient encore à Romedenne furent emmenés comme otages et subirent mille outrages.

La destruction de Romedenne est attribuée à l'infanterie saxonne des 104e, 106e et 102e régiments.

De Romedenne, les Saxons se rendirent à Romerée, qu'ils pillèrent et incendièrent systématiquement. Ils passèrent ensuite en France et firent flamber les deux premiers villages qu'ils conquièrent : Fépin et Haybes. Ce fut leur joyeuse entrée...

A FRANCHIMONT

Cette localité, située au nord de Philippeville, reçut aussi la visite des Allemands. Les habitants s'étaient heureusement enfuis. La nuit fut éclairée par l'incendie des maisons. Les douze personnes qui étaient restées au village furent arrêtées.

L'abbé Patron, septuagénaire, fut fait prisonnier avec onze de ses paroissiens. On les lia les uns aux autres comme des jambons de Westphalie, dit un témoin oculaire.

On les parqua dans un champ sous la garde de quelques sentinelles. Il plut toute la nuit : le matin ils étaient trempés jusqu'aux os.

Le curé fut l'objet de mauvais traitements tout spéciaux. On l'obligea à passer un fossé, et les bandits le rouèrent de coups de poing et de coups de pied.

Un officier lança son cheval sur lui, mais le prêtre put heureusement se garer à temps.

Un sous-officier s'approcha ensuite et dit : « Je hais l'église romaine ; le prêtre catholique est un voleur et un brigand. » A ce moment un habitant de Omezée vint à passer dans la rue. Un des soldats le vise et l'étend raide mort.

Le père Demeuldre, un vieillard de soixante-dix ans, est capturé par les Teutons. Ceux-ci font cercle autour de lui, se le rejettent de l'un à l'autre et tandis que le vieillard trébuche et tombe, on lui décharge un revolver dans la jambe.



Jean Scieur et Alzire Anciaux, sont pris pendant la nuit. Les assassins les assomment à coups de crosse, puis les tailladent à la baïonnette.

Les douze captifs furent remis en liberté au cours de la journée. Seul Emile Demeuldre avait été retenu. Frappé de tout ce qu'il avait vu il en avait presque perdu la raison. Trois officiers déchargèrent simultanément leurs revolvers sur lui : il s'effondra foudroyé.

Les mêmes soudards se signalèrent également par leur cruauté à Villers-le-Gambon, où ils mirent tout à feu et à sang.

A 6 kilomètres au sud de cette localité se trouve Villers-en-Fagne. Les Allemands y arrivèrent le 25 août. Les Français les reçurent et firent de terribles ravages dans leurs rangs. Pour se venger, ils mirent le feu à la localité.

Comme ils avaient fait prisonniers tous les hommes restés à Villers-en-Fagne, ils les fouillèrent après leur avoir infligé d'indignes traitements. L'instituteur du village, Adelin Woïme, trouvé en possession d'un revolver, fut extrait du groupe des prisonniers. Et tandis qu'on l'obligeait à tenir le revolver en main au-dessus de la tête, on le fusilla.

Hubert Noël fut tué, alors que, pris de panique, il essayait de fuir.

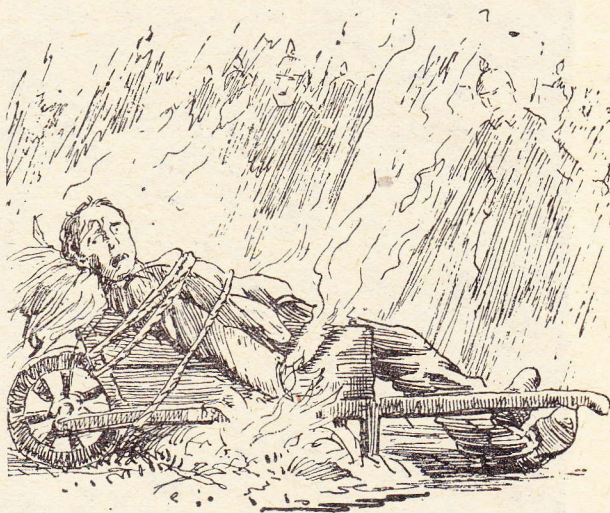
Joseph Wallon et Félix Defoin, tous deux appréhendés sur la route de Merlemont, y sont assassinés. Cély Dumont, simple d'esprit, âgé de soixante ans, est ligoté sur une brouette. Les forcenés y mettent le feu et le malheureux, hurlant, meurt dans les flammes.

A Neuville (canton de Philippeville), à une lieue au nord de Villers-en-Fagne, une patrouille passa le 25. Quelques heures plus tard d'autres soldats arrivaient à leur tour. Découvrant dans la ferme d'Alfred Benoit les ailes d'un aéroplane français, les Allemands incendièrent la ferme et ses dépendances, puis une maison voisine. Tandis qu'ils opéraient, un soldat français blessé se mit à tirer sur eux. Une première balle atteignit le cheval, une seconde frappa son cavalier. Les uhlands se mirent à la poursuite du Français, le capturèrent et le massacrèrent, puis revenant sur leurs pas ils incendièrent les 13 maisons de Bois-de-Neuville.

Un soldat belge et quelques habitants se sauvent d'une maison pour se cacher dans les bois. Les Alle-

mands les découvrent et les abattent de quelques coups de feu.

A Villers-Deux-Eglises, les Allemands se signalent par le pillage et l'incendie de trois maisons.



A SURICE

Surice ! La seule évocation de ce mot remet devant les yeux des scènes d'une horreur indicible. Toutes proportions gardées, Surice est sans conteste l'une des communes belges qui ont le plus souffert de la barbarie allemande.

Ce paisible village de six cents âmes est composé presque exclusivement de familles de cultivateurs.

Les hordes de von Einem, suivies des bandits de von Elsa, venant de Malmédy, traversèrent la commune.

Les Français leur opposèrent une résistance acharnée et leur infligèrent des pertes considérables. Leur colonel se trouvait parmi les morts.

Quelques Français conseillaient de partir, mais la plupart d'entre eux en dissuadèrent les habitants, parce qu'il semblait que Surice, par sa situation, ne devait courir aucun danger.

Le curé et le docteur Jacques engageaient également la population à rester au village et, à part quelques exceptions, on resta.

Leur confiance dans les Allemands devait coûter cher aux malheureux habitants.

Les Français quittèrent Surice vers 8 heures du soir, le 24 août. Un peu plus tard, les Allemands y entrèrent. Les habitants s'étaient terrés dans leurs caves. Soudain, les crosses des fusils s'abattent sur les portes qui cèdent : les Allemands entrent l'arme au poing, pillent, puis mettent le feu. Le village n'est bientôt plus qu'un immense brasier.

Le lendemain matin, les Teutons arrivent plus nombreux. Le château Dierix est encore debout. Les habitants y ont donné l'hospitalité aux curés d'Anthée, d'Onhaye et à l'abbé Gaspard, qui s'y sont réfugiés. Leur vue provoque la fureur des Allemands. Ils les saisissent, les traînent au dehors et les conduisent « aux Fosses ».

Chemin faisant, le groupe s'augmentait sans cesse des habitants parqués ci et là. L'abbé Poskin, curé de la paroisse, arrive entouré de baïonnettes menaçantes. Il avait voulu se rendre près du général pour plaider la cause de la population. On l'avait bousculé, insulté, malmené et tandis qu'on fouillait le presbytère et qu'on en extrayait sa vieille mère, âgée de 80 ans, sa sœur, l'inspecteur Schmidt, son beau-frère, ainsi que la femme et les 4 fils de ce dernier, on le gardait à vue, puis on l'entraînait avec ceux-ci vers le lieu d'exécution.

L'état-major se trouve à proximité de là ; plusieurs officiers semblent discuter avec animation. Soudain on voit apparaître un officier, l'œil mauvais, la tête bandée. Il prend part à la discussion, puis un autre

A HASTIERE-PAR-DELA

Le dimanche 23 août, à trois heures de l'après-midi, tandis que Dinant brûlait, les hordes germaniques arrivaient à Hastière par-delà. Cette localité, qui compte à peu près 350 âmes, se trouve sur la rive droite de la Meuse. C'est un centre important de villégiature. De nombreuses villas, toutes au plus coquettes, s'éparpillent sur les rives du fleuve.

La bataille se poursuit avec acharnement. Les Français ne cèdent le terrain que pas à pas, et ils infligent de lourdes pertes à l'ennemi qu'ils tiennent en respect pendant 16 heures.

La plupart des habitants avaient cru bon de ne pas fuir et parmi eux beaucoup s'étaient réfugiés dans la maison du docteur Halloy.

Il y eut à Hastière dix-huit personnes qui périrent au cours de ces journées tragiques, dont le docteur Halloy.

Des 120 maisons et villas qui formaient Hastière-par-delà, il n'en restait plus que 15 après le passage des barbares.

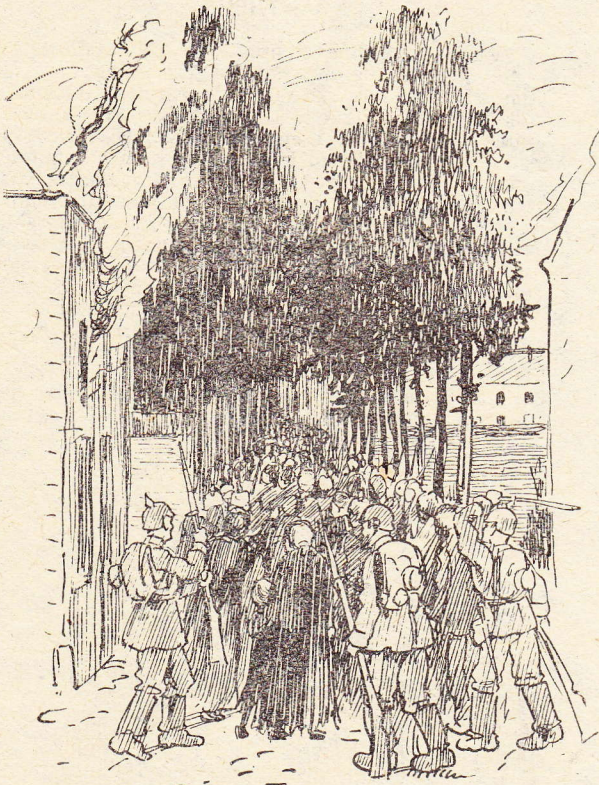
A ONHAYE

Les Français occupaient Onhaye dès le 10 août : le 15 ils y livraient un furieux combat aux Allemands qui tentaient de conquérir Dinant et qui y subirent un échec complet. Le 23, l'ennemi revint à la charge avec de grandes forces et un terrible engagement à la baïonnette eut lieu. Le combat dura toute la nuit.

Le lendemain matin les Allemands étaient maîtres de la localité. Ça et là ils mirent le feu aux maisons et forcèrent les Français qui s'y étaient retranchés à sortir de leur abri. Les Français se frayèrent un chemin à la baïonnette à travers les troupes allemandes qui hurlaient comme des fauves.

Ce bruit effrayant glaçait de crainte la population qui s'était sauvée dans les bois.

Quand les Français eurent disparu, le premier acte des Allemands fut de piller, d'incendier et d'assassiner lâchement les habitants. Ils trouvèrent des femmes et des enfants cachés dans une serre. Les monstres s'amuserent à tirer dans le tas.



s'approche des prisonniers et leur annonce qu'une jeune fille de Surice, âgée de 14 ans, a tué un colonel allemand et qu'il a été décidé que tous les hommes seront fusillés. Puisque les hommes vont mourir, les femmes réclament le même sort. La minute est tragique. Mais les brigands ont hâte d'en finir. Les hommes sont séparés des femmes et des enfants. La désolation de ces mères infortunées, de ces épouses, bientôt veuves, est indescriptible. Les bourreaux restent insensibles.

Ceux qui vont mourir se confessent aux prêtres présents. Ils sont prêts maintenant ; les bourreaux peuvent commencer ! Les malheureux en effet n'attendent guère : un commandement et sous une rafale de mitraille, les victimes s'effondrent l'une sur l'autre. Ils martellent ensuite les crânes jusqu'au moment où disparaît tout symptôme de vie.

Cinq prêtres se trouvent parmi les morts. A côté d'eux, la sympathique figure du Dr Jacques, d'Anthée. Près de lui son fils, un tout jeune homme, presque un enfant encore. Plus loin, c'est M. Schmidt, inspecteur des écoles.

Et pendant que s'accomplit ce drame horrible, une boucherie atroce se déroule sur tous les points de la commune. Toutes les routes sont inondées de sang. Il y a partout des scènes déchirantes, que la plume se refuse à décrire.

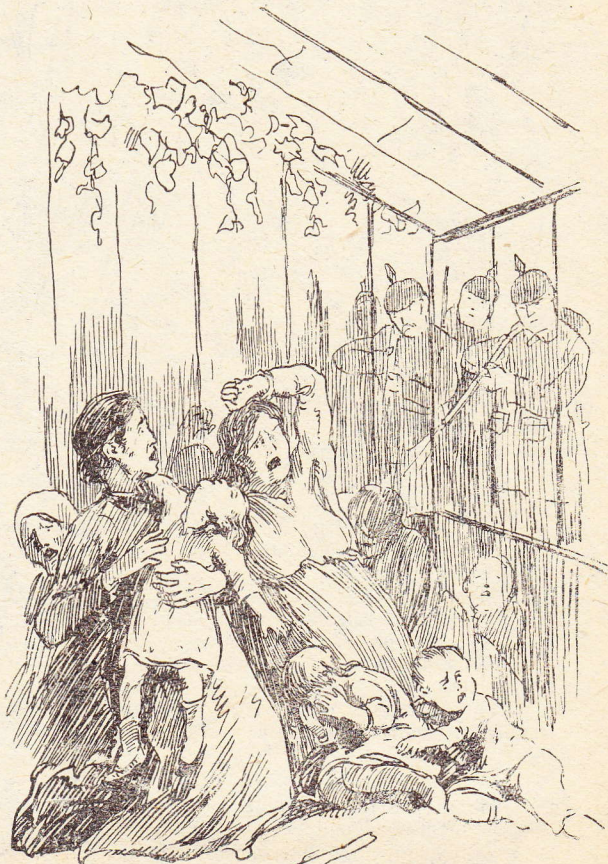
Une mère, l'épouse Burniaux, pousse des cris à fendre l'âme. De ses 4 enfants il ne lui reste plus qu'un fils de 21 ans. Folle de désespoir elle le dispute à ses bourreaux et l'étreint dans ses bras. Les Allemands le lui arrachent brutalement et tuent son dernier enfant sous ses yeux.

Un nonagénaire, Charles Colot, est tué à coups de crosse sur le seuil de sa porte. Elie Pierrot fuit avec sa femme et sa belle-mère impotente. Les Allemands l'abattent à coups de feu.

Adèle Soumoy est malade et alitée. On incendie sa maison et elle expire dans les flammes.

Les femmes sont ensuite chassées du village en feu et on leur défend d'y retourner.

Le 26 août, à 8 heures du matin, les 104^e et 107^e régiments d'infanterie saxonne quittent la localité, ne laissant derrière eux que deuils et ruines.

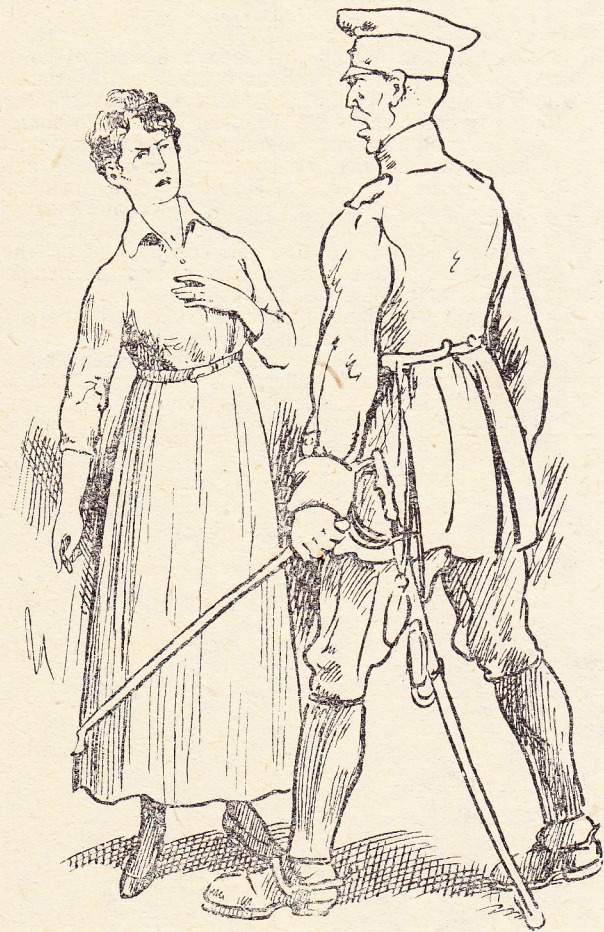


Toujours et partout les mêmes atrocités. Des vieillards servirent de boucliers vivants à leurs bourreaux qui les massacrèrent ensuite. Cent-quatorze immeubles furent livrés aux flammes ; à part l'église et une douzaine de maisons qui se trouvent dans le bas de la localité, il ne restait plus rien de la commune de Onhaye.

A GERIN

Gérin, à 2 kilomètres de Onhaye, reçut le 24 août, la visite du 178^e régiment d'infanterie saxonne qui avait coopéré à la destruction de Dinant. Les soldats envahirent immédiatement les maisons en répétant l'odieuse formule : « On a tiré sur nous. » Ils ajoutèrent qu'au surplus le curé avait mal parlé d'eux dans son église.

Le sort du village allait sans doute se décider comme un peu partout dans ces parages, quand se produisit l'intervention d'une femme de la localité. Un



officier se trouvait chez elle. « Oui, répétait-il, on a tiré sur nous, hier à neuf heures du soir et le village va être brûlé ».

— Non, Monsieur, on n'a pas tiré, répondit-elle avec un aplomb surprenant. Et la preuve qu'on n'a pas tiré, c'est que hier à neuf heures du soir, 20 soldats allemands mangeaient ici et que leur-repas n'a pas été interrompu.

— Où sont ces soldats ? dit-il. Si vous les rencontrez, les reconnaîtrez-vous ?

— Oui, répondit-elle.

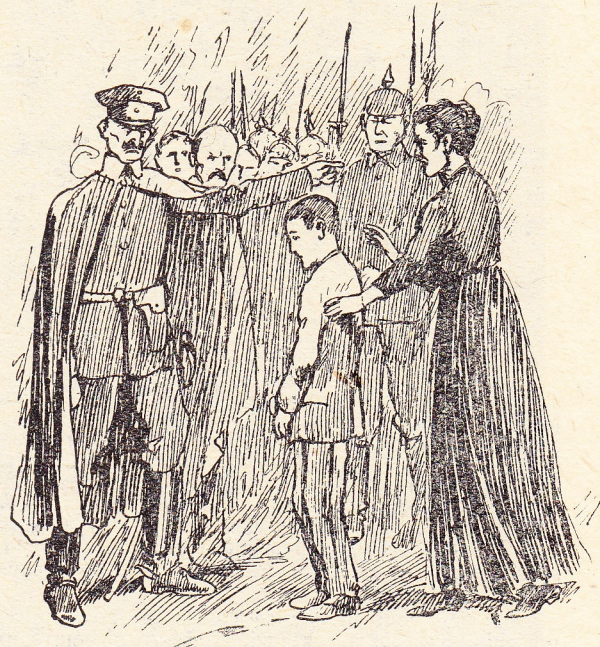
Il la prit avec lui et longtemps ils cherchèrent. La malheureuse femme commençait à se désespérer, quand tout-à-coup elle s'écria : « En voilà un ! »

Le soldat, interrogé, corrobora les assertions de son hôtesse et le village fut sauvé.

A ANTHEE

Le village d'Anthée comptait 76 habitations : 73 ont été détruites par les hordes germaniques.

Maurenne qui fait partie de la paroisse d'Anthée a subi un sort analogue : 41 maisons sur 54 y ont été réduites en cendres. L'église fut sauvée, grâce à l'épaisseur de ses murs. Les bandits avaient entassé les chaises en pyramide, après quoi ils y avaient mis le feu. Mais leur calcul échoua. Plusieurs habitants d'Anthée s'étaient réfugiés à Surice ; ils se jetèrent, hélas ! dans la gueule du loup. Beaucoup y trouvèrent la mort, entr' autres l'abbé Piret, le docteur Jacques et son fils Henri. Celui-ci, âgé de 16 ans, était si petit et si frêle que les bourreaux hésitèrent un instant. La mère en profita pour l'attirer vivement à elle disant qu'on ne fusillait pas les enfants, mais l'officier ne l'entendait pas de la sorte. « Je ne veux pas mourir, s'écriait le jeune Henri, tout en larmes. Je ne veux pas mourir, je suis trop jeune ! »



L'officier tendit le bras et lui brûla la cervelle !

Joseph Libert, de Maurenne, avait également dû se rendre à Surice avec sa fille Marie et d'autres encore. Les bandits l'y tuèrent. Sa fille voulut s'enfuir ; une pluie de balles s'abattit sur elle, la blessant aux deux bras. Elle s'affaissa. Une de ces brutes s'approcha et d'un coup de baïonnette lui fit une horrible blessure à la poitrine. La vue du sang qui s'échappait en abondance, lui causa un long évanouissement. A côté d'elle, ses deux jumelles de six ans poussaient des cris déchirants. Un soldat survint : « Voulez-vous, dit-il à la pauvre femme, que je vous achève et que je tue vos petites filles ? » Comme elle le suppliait d'avoir pitié, il s'en alla. Marie Libert s'évanouit une seconde fois. Quand elle s'éveilla, elle se trouvait à la Croix-Rouge de Waulsort.

Les habitants restés chez eux avaient d'abord été retenus prisonniers. Un certain nombre d'entr' eux avait dû marcher devant les troupes qui allaient sur Rosée et Surice. Les autres avaient été diversement maltraités. On les avait tous enfermés dans la chapelle pour pouvoir mener plus à l'aise les opérations du pillage. Puis, on les avait parqués dans une prairie. Un officier lança son cheval sur le groupe des détenus, le faisant cabrer et ruer. « Vous allez mourir, répétait-il ; les hommes fusillés, les femmes à la baïonnette. » Des cris, des supplications répondaient à la menace. C'est que là, à côté, gisait le cadavre d'un homme de Hierge, que les bandits avaient martyrisé toute la nuit. Ils en avaient fait une sorte de cible en respectant soigneusement la tête et le cœur de façon à le faire souffrir le plus longtemps possible. Il était littéralement criblé de balles.

CANTON DE WAULSORT

M. Burton voulut rentrer dans sa maison en flammes pour y chercher ses économies. On l'abattit.

Félicien Baudoin est ligoté à un autre habitant et tous deux sont fusillés. M. Delhayé et sa femme subissent le même sort.

Après avoir ignominieusement torturé la population, les bourreaux poussent plus loin, incendient Rosée, font irruption à Hastière-Lavaux, où ils dansent autour des maisons en feu. Le meunier qui est tombé aux mains des assassins déclare qu'il a du bon vin. Les Allemands lui permettent d'aller le chercher et après avoir goûté ils lui laissent la vie.

A Hermeton-sur-Meuse, à 4 kilomètres de Hastière, les bandits de von Hausen, le commandant de la 3e armée, détruisent 71 maisons et assassinent 9 hommes.

Le curé de Weilen endosse les vêtements d'un domestique et se cache au château de Falaën. Là il doit servir la table des Allemands, mais s'acquitte de sa fonction avec tant de maladresse que les brutes le menacent.

Il explique qu'il est nouvel arrivé, qu'il n'est pas encore bien au courant du service. Un jour qu'il se présente pour le repas de midi sans être rasé de frais, le prince de Reuss s'emporte et le traite de « sale cochon ! »

Un autre jour il l'appelle : « Gros fainéant ! » Le pauvre abbé avait oublié de refaire le lit du prince.

A Waulsort, les fameux Saxons tuent 13 personnes et incendient 12 maisons.

En passant par Stave, les Allemands expulsent les habitants de leurs maisons. Tous durent se mettre à genoux et tenir les bras en l'air. Le commandant annonça qu'ils seraient tous fusillés ; 85 maisons devinrent la proie des flammes. Les malheureux, à part quelques exceptions, ne furent pas mis à mort, mais maltraités et dépouillés de tout leur avoir.

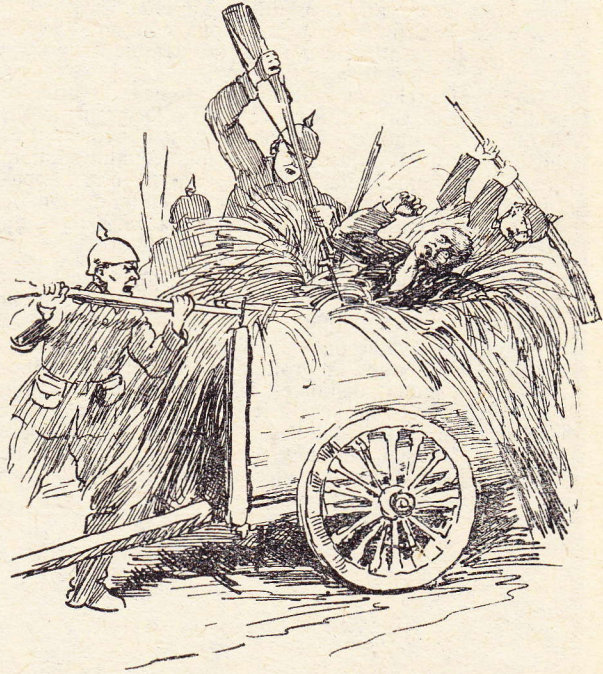
A Oret, sept kilomètres au nord de Florennes, se déroula un violent combat. 1200 hommes restèrent sur le champ de bataille. Pendant deux mois les habitants furent obligés d'amener là des quantités de tombereaux de terre pour niveler le sol et éloigner tout danger d'infection.

Pour se venger de leur défaite, les barbares incendièrent 67 maisons et fusillèrent quelques habitants.

Les pires excès furent commis également dans cette région.

Au cours des opérations, les Allemands trouvent un vieillard, dont la maison commence déjà à flamber. Ils l'emportent sur son matelas et le déposent à proximité de la maison communale. Puis, devant lui, ils placent une table, et sur cette table, un crucifix et un réveil. L'un d'eux qui connaît quelques mots de français se croit obligé d'expliquer : « Horloge pour vous, dit-il, vous voir heure quand vous mourir. »

Quelques jours plus tard, le vieillard rendait l'âme. Silenrieux, Yves-Gomezée, Hanzinelle, Hansine et Somzée furent détruits par les flammes. A Somzée un turco ayant perdu le contact avec son régiment et décidé à vendre chèrement sa vie s'était caché dans une charrette, chargée de paille.



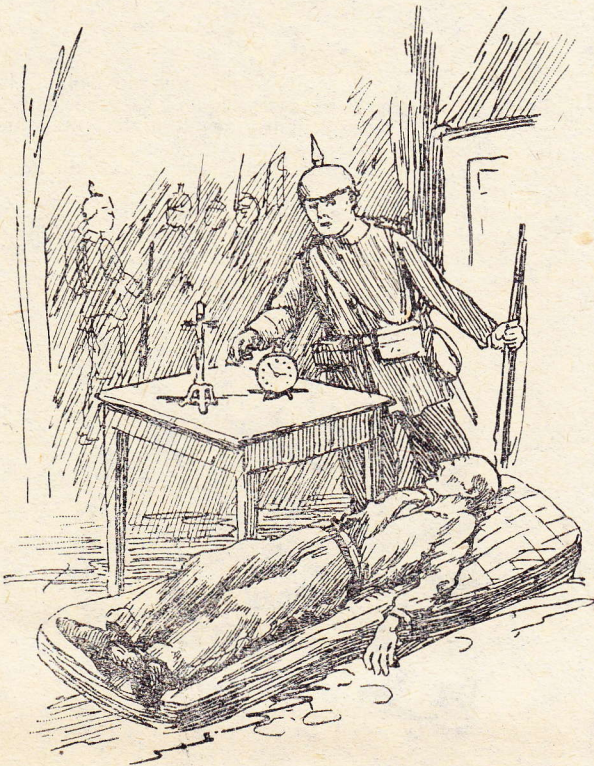
Soudain l'ennemi parut. Froidement il choisit sa victime, épaula et fit feu : le général prince Frédéric de Saxe-Meiningen roula dans la poussière. Un instant après son fils s'affalait à son tour, mortellement blessé. Les Allemands hurlèrent, coururent de toutes parts et finirent par trouver le turco qu'ils massacraient.

Sorinnes, à six kilomètres à l'est de Dinant, subit toutes les horreurs de la barbarie teutonne.

Le curé Piette fut l'objet des plus vils outrages ainsi que plusieurs de ses paroissiens. Sur 120 maisons, il en resta 5 debout. L'église était dans un état navrant ; le tabernacle avait été fracturé et les brutes l'avaient rempli d'immondices.

Spontin aussi eut beaucoup à souffrir. Plus de 50 personnes, dont le bourgmestre, tombèrent sous les coups des barbares.

Un jeune officier, de 23 ans au plus, et qui depuis le matin s'était montré particulièrement brutal, frappant sans pitié, excitant les soldats, leur enjoignant de brutaliser les prisonniers, ordonne à ces derniers de se coucher tout le long, face à terre, leur criant : « Vous allez être tués à la baïonnette ». Et à chaque seconde on attend le coup fatal. Mais la voix railleuse de l'officier se fait entendre : « Soulevez la tête, on va vous fusiller ! » Et toutes les têtes livides se soulevèrent, préférant la mort instantanée par le fusil, à la lente agonie par l'arme blanche. Et quand ce supplice, d'un raffinement si cruel, a duré assez aux yeux de l'infâme barbare qui s'en amuse, et s'en gausse et en rit, il leur dit : « Vous pouvez vous asseoir, ce sera pour plus tard ! », mais il ordonne aux cinq victimes, qui depuis leur départ de Spontin ont les mains liées au dos, de rester couchées face à terre, il s'amuse à les frapper et enjoint à ses aides bour-



reaux de les frapper aussi... et les coups de botte tombent drus sur le dos des suppliciés.

La cruauté allemande n'a plus rien d'humain et on frémit en songeant au martyr qu'a dû endurer la population wallonne.

Les Allemands ne quittèrent Spontin qu'après l'avoir réduite en cendres.

Evrehailles, à proximité de Spontin, reçut le 17 août, la visite des Allemands. Les uhlands vinrent d'abord explorer les lieux.

« Nous avons bombardé, ce matin, votre village, disent-ils, pour nous venger de la mort d'un des nôtres qui a été tué par un franc-tireur. » Effectivement un des leurs était tombé, mais sous les balles des Français.

Le chef réclame un guide pour le conduire à Crupet. Personne ne bouge. Mais au même moment un jeune homme, Jules Kinif, arrive en vélo.

« Voilà votre affaire », dit-on au chef.

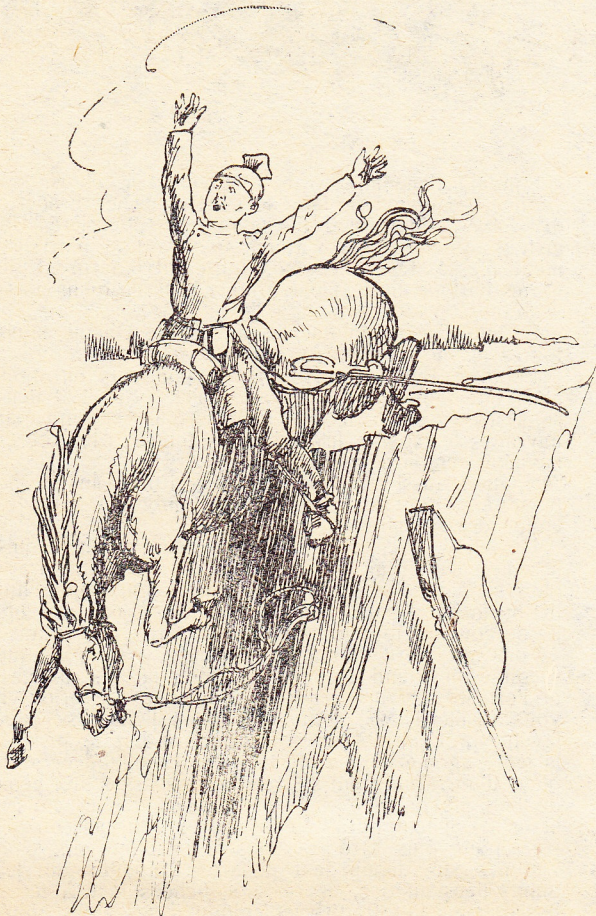
« C'est à Crupet qu'il faut vous conduire ? » demande le jeune homme d'un air qui semble résigné.

« Ja, à Croupette. »

Kinif enfourche sa machine et au lieu de prendre la direction de Crupet, il pique droit à l'est, sur Yvoir, là où il sait que les Français sont embusqués. Les cavaliers trottent à la suite du gamin, quand soudain près d'Yvoir une pétarade bien nourrie jette l'épouvante parmi les uhlands. Au premier coup de feu, le gamin saute en bas de son vélo et se jette dans un fossé.

Les Allemands hurlent, veulent fuir, mais il est trop tard. Un seul, emporté par le galop vertigineux de sa monture, a pu s'échapper.

Le cheval bondit dans la direction d'une carrière, un trou béant dont la profondeur atteint trente mètres. A quelque distance, le cavalier aperçoit le précipice. Droit sur ses étriers, il s'efforce d'arrêter le cheval emballé. Quelques secondes plus tard, bête et cavalier disparaissent dans l'abîme où l'on ne retrouva plus d'eux que des débris informes.



Le jeune Kinif court aux Français, criant : « Vive la France ! » Les Français écoutent son récit et le commandant l'embrasse sur les joues.

Les représailles ne tardèrent pas. La moitié du village d'Evrehailles fut réduit en cendres et les deux habitants qui étaient restés furent fusillés.

A Dorinne, mêmes excès. Les Allemands incendient le château de M. Thibaut, président du tribunal de 1re instance à Namur, après l'avoir au préalable soigneusement pillé. Un des officiers accuse le propriétaire d'y avoir mis le feu, lui-même.

— Mais le châtelain est à Namur, lui réplique-t-on.

— Alors, c'est son fils, dit l'officier.

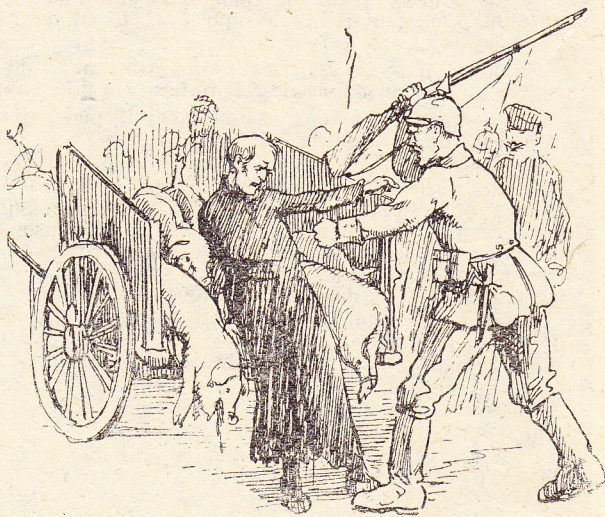
— Il n'a pas de fils, mais seulement un gendre qui est M. Eugène de Thysebart.

— Ja ! Ja ! C'est lui ! interrompt l'officier.

— C'est impossible, lui est-il répondu. M. de Thysebart s'est engagé à l'armée belge.

L'officier n'insiste pas et s'en va.

La commune est alors frappée d'une amende. Elle doit payer 33.000 francs. Puis plusieurs habitants sont torturés et en particulier l'abbé Servais, un vieillard de 70 ans. Il est roué de coups et lorsqu'il paraît à bout de forces on le jette sur une charrette chargée de porcs.



A YVOIR

Tout le monde connaît Yvoir, près de Dinant, la jolie localité mosane, avec ses chalets, sa gare fleunie, ses barquettes, ses pêcheurs, ses touristes, ses carrières.

Le 28 août fut pour ses habitants le jour du martyre.

Les 120.000 Saxons de von Hausen étaient massés ce jour-là, dès le matin, sur la rive droite de la Meuse, depuis Yvoir jusqu'au delà d'Hastière. Leur



La Meuse à Yvoir

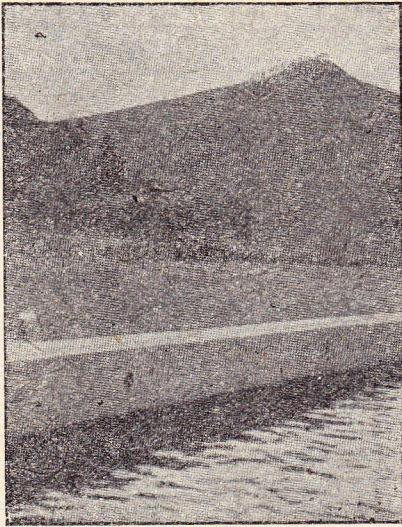
A GROYNNE

Les Allemands révélèrent également les beautés de la kultur dans cette localité.

Un paysan d'Evelette fut pendu à un réverbère.

Grâce à l'énergique intervention de l'abbé Donneux, qui se mit à genoux devant le général allemand pour demander la grâce des innocents, les actes de vandalisme furent interrompus.

Peu après un coup de feu retentit. Des officiers entrèrent furieux chez Florent Lambotte d'où semblait provenir la détonation. Il ne nia pas qu'on eût tiré, mais il leur désigna un soldat allemand qui enlevait à quelque distance la douille d'une cartouche de son fusil. Il avait tué... une poule ! Les officiers conduisirent le soldat auprès du colonel qui le congédia d'un vigoureux coup de pied dans le derrière.



La Meuse de Dinant à Givet.

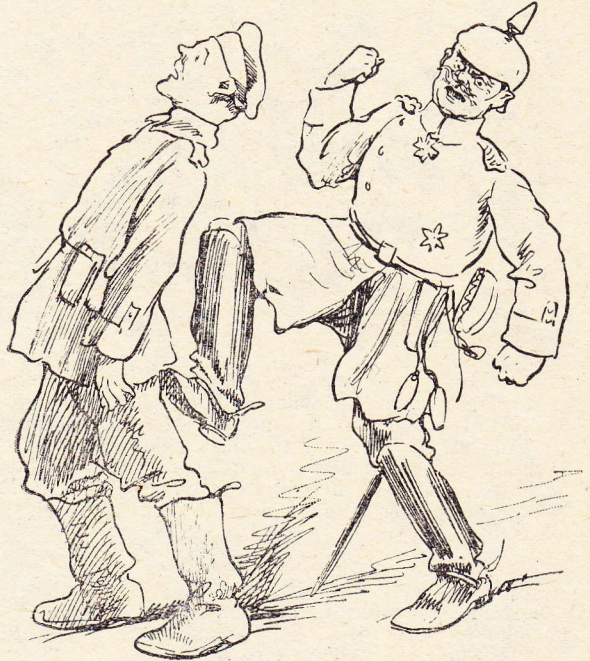
objectif était la conquête du passage du fleuve. Devant eux, ils n'avaient que la 51^e division de réserve du général Bouttegourd. Malgré des prodiges de valeur, les courageux Français durent enfin céder devant le nombre et le soir l'ennemi était maître de tous les ponts jetés sur la Meuse, depuis Yvoir jusque Hastière. La défaite de nos alliés aurait pu se changer en catastrophe irréparable, si la brigade Mangin n'était accourue au galop et n'avait infligé des pertes considérables aux Allemands à Onhaye.

Le général von Hausen, surpris, décontenancé devant ce retour imprévu, ne sachant quelles forces il avait devant lui, s'était arrêté. La garnison de Namur et la cinquième armée française, menacées d'un encerclement, avaient pu se retirer : elles étaient sauvées. Mais la tactique du général Mangin, en immobilisant sur place les hordes saxonnnes, allait coûter cher aux populations au milieu desquelles elles se trouvaient.

La bataille durait encore, lorsque tous les hommes d'Yvoir, qui n'avaient pas fui, furent rassemblés au nombre de 300 et parqués dans l'église. Ils y restèrent jusqu'au lendemain, sans nourriture, menacés et brutalisés. Le 25, ils étaient emmenés vers Warnant, Denée et Stave, après avoir couvert près de 60 kilomètres. Exténués, harassés, mourant de faim, on leur donna l'ordre de s'arrêter et on leur annonça qu'ils allaient mourir. Les malheureux allaient être passés par les armes, lorsque soudain arriva une auto apportant de l'état-major la défense de massacrer encore des civils. Les 300 hommes furent immédiatement libérés, sauf le curé et le bourgmestre. Ceux-ci furent retenus avec soixante hommes de Spontin et on les conduisit à Roby-lez-Mariembourg.

L'abbé Grégoire fut l'objet de mauvais traitements tout spéciaux.

Nulle avanie qui lui ait été épargnée ; nulle grossièreté, nulle vexation dont il n'ait été victime. Les « schwein », les coups de pied, les coups de poing, les bousculades, les coups de crosse lui furent copieusement distribués. D'un coup de poing, les bourreaux le décoiffaient, puis lui replaçaient sur la tête le chapeau d'un prisonnier ou la coiffure d'une femme. Quand on stoppait, défense lui était faite de s'asseoir. Le pauvre curé s'affaissa enfin, à bout de forces et les brutes le jetèrent dans un fossé, puis ils continuèrent leur route. Des mains compatissantes le retirèrent peu après. Quant aux Spontinois, ils furent libérés trois jours plus tard, à peu près morts de fatigue.



A FALISOLLE

C'est le vendredi 21 août que les troupes de von Klück voulant passer la Sambre se cognèrent aux avant-postes français. Quelques escarmouches déjà s'étaient produites, mais ce ne fut que plus tard que le premier acte de la bataille de la Sambre commença. L'action se déroula principalement sur les territoires de Velaine, Auvelais, Tamines et Arsimont.

Le lendemain, à 3 heures du matin, le combat reprit terrible encore pour finir vers 5 h. de l'après-midi par la retraite des Français.

A peine maîtres des passages de la rivière, les Allemands inondèrent les villages conquis et s'y conduisirent avec une brutalité inouïe. Nous avons relaté l'épouvantable tragédie de Tamines.

Falisolles qui n'est somme toute que la continuation de Tamines, participa, dans des proportions beaucoup moindres pourtant, au sort épouvantable de cette dernière localité.

Un certain nombre d'habitants furent expulsés des caves où ils s'étaient réfugiés et conduits à Tamines. Une douzaine d'entr' eux, dont le bourgmestre, furent fusillés.

Le pharmacien Demanet fut tué au moment où les brutes s'introduisirent chez lui. Le nommé Jonet reçut une balle dans la poitrine pendant qu'il transportait au couvent un soldat français blessé.

Dans l'entretemps le pillage et l'incendie faisaient rage. Ce qui ne put être emporté fut détruit.

Les sœurs eurent également à souffrir des excès des brutes. Le 26 elles organisèrent un service d'ambulance où 145 Français reçoivent bientôt les meilleurs soins.

Les Boches viennent plus tard visiter l'établissement et comme les sœurs n'ont aucun blessé allemand, les intrus se fâchent, sortent leurs revolvers



et profèrent les pires menaces. Il n'y eut cependant pas d'autres incidents à regretter. Malheureusement 26 Français succombèrent à leurs blessures. Deux cents autres avaient déjà trouvé la mort sur le champ de bataille au cours des combats du 21 et du 22.

Ils furent enterrés généralement là où ils étaient tombés.

A ASSESSE

Assesse, commune de 1300 habitants, se trouve à 17 kilomètres au S.-E. de Namur, sur la ligne de Namur-Arlon.

Jusqu'au 15 août, Assesse héberge un détachement de la garnison de Namur ; 60 dragons français viennent le renforcer.

Les Boches paraissent. Il en sort du bois de Florée une quarantaine qui lentement descendent jusqu'à la gare. Entretiens le train de 8 heures stoppe devant la station. En un clin d'œil, 12 uhlans sont sur les voies, mettent en joue le machiniste et le chef de gare, grimpent sur la locomotive, noient le foyer, s'emparent des sacs de dépêches, font sauter quelques mètres de rails devant et derrière le train, pénètrent dans le bureau du chef, se font ouvrir le coffre-fort, qui est vide, détruisent les installations télégraphiques et téléphoniques, puis disparaissent au galop.

On prévient une patrouille française, qui poursuit les Allemands et les rejoint un peu plus loin, à la ferme de Jassogne, où les brutes se sont cachées. Un bref combat s'engage. Les Allemands parviennent à fuir. L'un d'eux est blessé, mais il réussit à rejoindre les siens. Nos lanciers capturent une dizaine de chevaux allemands.

Un peu plus tard, nouvelle alerte. 25 Boches qui viennent de la direction de Ciney vont bientôt aborder Assesse.

Les lanciers se mettent en embuscade. La patrouille ennemie approche : « Feu ! » Une pétarade déchire l'air. Mais cette fois aussi, l'ennemi échappe. On n'en capture qu'un seul, dont la monture a été tuée.

Nos soldats poursuivent les fuyards. Ils ne tardent pas à retrouver le cadavre du chef de la bande et ceux de deux uhlans dont l'un s'est suicidé de crainte d'être fait prisonnier.

Jusqu'au 20, il n'y eut aucun incident saillant. Ce jour-là cependant, Spontin flamba et le château du baron Vermeulen de Mianoye, qui se trouve à mi-chemin entre Assesse et Spontin, reçut la visite d'une

patrouille allemande. Le vicaire et un habitant d'Assesse se trouvaient en ce moment au château.

Comment échapper ? Ils quittent tous deux le château pour tâcher de gagner Assesse par des chemins différents. Le vicaire arrêté en route, est ramené au château.

Chemin faisant, un de ses gardiens allemands voulut lier conversation avec lui. Le vicaire ne répondit que par des oui et des non.

- Vous parler allemande ? interrogea le Teuton.
- Ja, dit l'abbé, mais plus maintenant.
- So, et pourquoi ?
- Le docteur me l'a défendu.
- Was ?
- Le docteur ne veut plus, scanda l'abbé.
- Le docteur ???... Et pourquoi ?
- Parce que ça m'arrache le gosier !

Un autre incident, qui se passa le lendemain. Les Boches étaient arrivés nombreux, faisant de multiples réquisitions, lorsque leur attention est attirée par un câble qui, partant d'une maison, va se relier à la tour de l'église. Une demi-douzaine d'entr'eux s'engouffrent dans l'église et montent au clocher. Quelle n'est pas leur stupéfaction et leur joie, quand après avoir ouvert une lucarne, ils trouvent là tout un stock de lard, de jambons, de café, de sucre et de bouteilles d'eau-de-vie. L'un des Boches apparaît à la lucarne et hurle à la cantonnade :

« Jambons pastour ! » Les jambons et le reste étaient de bonne prise. On rit longtemps à Assesse des jambons du « pastour », y compris le « pastour » lui-même, car il ne s'agissait nullement de ses jambons, mais de ceux de quelques commerçants qui, en les plaçant dans le clocher, avaient cru les soustraire au formidable appétit des Teutons.

Il était écrit sans doute que le passage des Boches à Assesse ne laisserait que des souvenirs plutôt comiques. Ce jour même, des Boches arrivent à découvrir dans la forêt le château du baron d'Ahérée.

Après avoir fait prisonniers le baron, sa famille et son personnel, ils enlèvent l'âne. On juge de l'étonnement général, lorsque le lendemain on voit l'âne revenir seul au château.

L'officier a le bon esprit de rire de l'aventure : « Monsieur le Baron, dit-il, votre baudet est fort beaucoup patriote. Voyez, il refuse de travailler pour nous ! »

« Vous n'allez pas le fusiller, je suppose ? » demanda malicieusement le châtelain !

A ERMETON-SUR-BIERT

Commune de 620 habitants, sur le chemin de fer de Dinant à Tamines, à 20 kilomètres à l'ouest de Dinant.

Les terribles coups de bouloir portés aux forts de Namur par les Allemands, au cours des journées du 20 et du 21, de même que la pression de plus en plus irrésistible exercée par l'ennemi sur le front de la Sambre, de Namur à Charleroi, ne tardèrent pas à avoir leur répercussion dans l'« Entre-Sambre-et-Meuse. »

Le 23 août, les Français organisèrent la retraite. Il ne resta à Ermeton que quelques centaines de soldats belges appartenant aux 8e, 10e et 13e régiments de ligne, chargés de couvrir la retraite.

Impressionnés par ces événements, la plupart des habitants s'enfuirent. Seuls demeurèrent au village les comtesses de Villermont, quelques villageois et le curé, qui prétendait ne pas abandonner son poste.

Le 24, à l'aube, les avant-gardes allemandes apparurent à l'entrée du village. La bataille commença aussitôt. Les nôtres font des prodiges de valeur et ne mettent pas les armes qu'après avoir tué plus de 600 ennemis.

Ermeton devait être châtié pour cet échec. 83 maisons furent anéanties ; un habitant fut fusillé à Furnaux, un autre à Couvin, et une famille entière disparut dans la tourmente à Surice.

A METTET

A Mettet, à l'ouest d'Ermeton, il y eut 2 fusillés et 10 immeubles incendiés.

A JEMEPPE-SUR-SAMBRE

Jemeppe-sur Sambre est une commune de 3.500 habitants, située à 17 kilomètres à l'ouest de Namur, sur les voies ferrées de Charleroi à Namur et de Tamines à Gembloux.

Elle reçut la visite des Boches le 21 août à 1 heure de l'après-midi. Une poignée de Français les attendaient sur la rive droite de la rivière.

Les Allemands se mirent aussitôt à piller les maisons et à prendre des otages parmi les notables de l'endroit. Les Teutons s'avancèrent alors, ayant chacun devant lui un otage comme bouclier, ce qui obligea les Français à cesser le feu.

Le soir, les Allemands se retirèrent sur les hauteurs de Velaine, traînant avec eux les prisonniers civils. Un des malheureux, extrait du groupe, fut placé à cinquante mètres de ses compagnons et passé par les armes. Les autres furent injuriés et malmenés de toute façon.

Sept habitants de Jemeppe ont perdu la vie durant ces journées tragiques. Parmi eux, un pauvre simple d'esprit qui s'était blotti dans les bras de sa mère : c'est là que les brutes le fusillèrent.

Les assassins appartiennent au régiment Elisabeth.

A WILLERZIE

Cette localité de 700 habitants fait partie du canton de Gedinne, se trouve sur la frontière française et est distante, à vol d'oiseau, de 10 kilomètres de la rive droite de la Meuse.

Le dimanche 23 août, à 10 heures du soir, une rencontre eut lieu entre les Allemands et les Français. A 2 heures du matin, le 24, les Français durent battre en retraite.

Comme l'ennemi avait essayé des pertes importantes, il mit immédiatement le feu aux quatre coins du village. Le spectacle était terrifiant. L'incendie dura jusque 7 heures du soir. Sauf deux maisons, tout le village fut détruit.

Les habitants furent appréhendés et conduits dans une prairie située entre les positions occupées par les belligérants. C'était pour les Allemands le rideau protecteur qu'ils souhaitaient. Inutile d'ajouter que la population fut victime de toutes sortes de mauvais traitements et de menaces. Deux hommes périrent

dans la journée du 24. En outre les brigands déchargèrent leurs armes sur certains habitants qui se trouvaient chez eux. C'est ainsi que le bourgmestre et sa fille furent assez gravement blessés et qu'un vieillard de 72 ans, Léon Mallieu, eut le ventre ouvert.

Des soldats français furent l'objet de cruautés inouïes : trois au moins furent jetés dans les flammes et brûlés vifs.

Dans les localités voisines : à Bourseigne-Neuve, Louette-St-Pierre, Bièvre et Gedinne, ce furent des scènes analogues de pillage, de meurtre et d'incendie. A Gedinne, un civil, qui était sur le point d'être fusillé avec ses deux fils, offrit tout son avoir en billets de banque pour sa rançon. D'une main le Boche prend l'argent et de l'autre décharge son revolver sur le malheureux.

A VELAINE

A vol d'oiseau, Velaine se trouve à 20 kilomètres à l'ouest de Namur. Cette localité est sise sur les limites des provinces de Namur et Hainaut.

Au hameau du Prahly principalement se passèrent des scènes d'une violence inouïe.

Le 21 août, des uhlands se heurtèrent aux abords du Prahly, avec une patrouille de cavaliers français. Les Allemands laissent deux des leurs sur le terrain.

Les autres s'enfuirent, reviennent au Prahly où entretemps des troupes plus nombreuses se sont arrêtées.

Il y eut plusieurs victimes et des trente maisons que comptait le Prahly pas une seule ne resta debout.

A ARSIMONT

Ce village se trouve à quatre kilomètres à l'est de Tamines. Il fut le théâtre de combats multiples et meurtriers. Un millier de cadavres, tant français qu'allemands, restèrent sur le champ de bataille au cours de la journée du 22. Les Français durent céder devant le nombre.

Il y eut 9 victimes à Arsimont ; 130 maisons furent réduites en cendres, une quarantaine avaient été détruites déjà par le bombardement. Ainsi qu'il arriva dans une foule d'autres circonstances, les civils durent servir de bouclier aux Allemands.

A AUVELAIS

Le 21 août, de grand matin, les Allemands venant de Velaine, arrivèrent aux environs d'Auvelais, grosse commune industrielle, près de Tamines. Ils abordèrent à la Sarthe, une des sections de la commune d'Auvelais, mais ne purent s'en emparer qu'à grand peine. Méthodiquement les Français se retirèrent, descendirent des hauteurs de la Sarthe vers Auvelais et s'organisèrent sur la rive droite de la Sambre, où ils attendirent l'ennemi.

Dans l'après-midi, celui-ci parvint enfin jusqu'au centre de l'agglomération et tandis que des combats de rue se poursuivaient en plusieurs endroits, les atrocités commencèrent.

Une des premières victimes fut une jeune femme de 25 ans. Elle s'enfuyait, serrant dans ses bras son enfant de 5 ans, lorsqu'elle tomba, le crâne fracassé. Les brutes prirent l'enfant et le conduisirent chez les voisins en disant :

— Maman kapout ; petit pour vous !

Les brutes assassinèrent 52 habitants, au nombre desquels on trouve 6 femmes, plusieurs vieillards et même un enfant de 2 ans ; 127 maisons furent détruites ; 200 otages furent appréhendés et odieusement maltraités durant quatre jours et quatre nuits.

A SOMME-LEUZE

Somme-Leuze, village situé sur les grand' routes de Marche à Liège et de Barvaux-sur-Ourthe à Andenne, fut également le théâtre d'atrocités allemandes.

Plusieurs habitants furent fusillés et des maisons incendiées ; un grand nombre d'otages, — dont le curé Hacherelle — furent déportés en Allemagne, où ils furent retenus en prison pendant plusieurs mois.



Le bourgmestre Max.

L'OCCUPATION DE BRUXELLES

A Bruxelles les hôpitaux et les ambulances particulières regorgeaient de blessés, amenés des champs de bataille de Haelen et des environs de Louvain.

On avait même transformé en ambulance le Palais Royal et la « Maison du Peuple ».

La population de la capitale se berçait toujours de l'espoir que la situation était favorable et que la ville ne serait pas occupée. Elle était protégée par la garde-civique contre les raids éventuels de patrouilles de cavalerie, tandis que des tranchées et des barricades obstruaient les principales voies d'accès.

Mais la situation était loin d'être favorable. Nous avons déjà vu dans quelles circonstances notre armée dut se retirer sur Anvers.

Le 27 août, à 5 heures de l'après-midi, la Reine et ses enfants quittèrent Bruxelles pour se rendre à Anvers. Le gouvernement partit bientôt après.

Le ministre de la guerre fit publier le communiqué suivant :

« Contrairement au vœu du législateur de 1859, le gouvernement est demeuré à Bruxelles pendant les phases de la guerre durant laquelle notre armée s'est trouvée seule pour faire face à l'ennemi.

A présent que les armées alliées sont sur notre territoire, le gouvernement a jugé que son siège peut être sans inconvénient transféré à Anvers, conformément à la volonté de ceux qui ont créé la grande position fortifiée. Ce n'est pas que les événements soient plus graves qu'ils ne l'ont été jusqu'ici. Nous enregistrons, au contraire, un nouveau succès de nos troupes, secondées par la cavalerie française. Mais comme il est nécessaire que le transfert se fasse normalement et qu'il n'y ait pas la moindre interruption dans l'exercice de la souveraineté, le gouvernement a estimé qu'il était préférable de commencer le transfert des services des différents ministères.

Alors que leurs familles restent dans la capitale, quelques-uns des ministres vont donc résider à An-

vers, où les services de la guerre seront mieux à leur place pendant que l'armée est en campagne.

Déférant au désir du gouvernement, S. M. la Reine et les princes s'installeront au palais d'Anvers. Le Roi reste, lui, au milieu de nos vaillants soldats. Les services du Palais resteraient établis à Bruxelles. »

De ce document il résulte qu'on cachait aux Bruxellois le véritable état de choses. Mais lorsque le drapeau national fut retiré de la façade du Palais Royal, la population ne put y voir qu'un sinistre présage.

Dans la soirée du 19 août, le 1er ban de la garde civique dut partir précipitamment par la gare du Nord. Les armes furent entassées sur des wagons, mais on en fit disparaître un grand nombre dans le bassin Vergote et dans l'étang d'Ixelles. Les artilleurs partirent pour Alost-Gand-Termonde.

Le bourgmestre Max fit combler les tranchées et enlever les barricades. Bruxelles ne devant pas être défendu, il ne fallait pas laisser le moindre prétexte à l'ennemi pour user de violence.

Le général von Bulow, commandant en chef du 4e corps d'armée allemand, informa les autorités bruxelloises que ses troupes, faisant route vers la France, traverseraient la capitale belge, le 20 août. Il menaça de raser la ville si la population manifestait des sentiments d'hostilité et il réclamait 100 otages, outre le bourgmestre et les conseillers communaux.

Le 19 août, le bourgmestre Max fit apposer une affiche sur les murs de la ville, pour annoncer l'arrivée des Allemands.

Le magistrat, qui adopta dès le début une attitude si fière et si digne, tenait à prémunir ses concitoyens contre toute panique. Il déclarait que les autorités communales resteraient à leur poste. Puis il appelait l'attention des habitants sur le devoir qui leur incombait de ne pas fournir de renseignements à l'ennemi et les priait de lui signaler les abus.

L'affiche se terminait par cette promesse solennelle :

« Aussi longtemps que je serai en vie et en liberté, je protégerai de toutes mes forces les droits et la dignité de mes concitoyens.

Quoi qu'il arrive, écoutez la voix de votre bourgmestre et maintenez-lui votre confiance. Il ne la trahira pas.

Vive la Belgique libre et indépendante ! Vive Bruxelles !

Le 19 août 1914.

Adolphe MAX. »

Le 20 août, le bourgmestre Max et les échevins Steens et Jacquain se rendirent à la place Dailly.

L'échevin Lemonnier resta à l'hôtel de ville pour le cas où la présence d'un magistrat serait nécessaire.

Le secrétaire communal, M. Vauthier, porteur d'un drapeau blanc, accompagna MM. Max, Steens et Jacquain.

Le bourgmestre Max était coiffé d'un chapeau haut-de-forme. A la chaussée de Louvain, près du cimetière de St-Josse-ten-Noode, il rencontra le premier soldat allemand et demanda où était le commandant.

Un officier supérieur s'approcha et cria : « Was wünschen sie ? » (Que désirez-vous ?)

— Je ne comprends pas l'allemand, répondit le bourgmestre. Je voudrais parler au commandant des troupes.

— Je le remplace. Que voulez-vous ?

— Je suis le bourgmestre de Bruxelles, et je désire télégraphier à S. M. l'Empereur pour lui demander de ne pas faire traverser la capitale par les troupes ; il a été l'hôte de la ville et il doit avoir conservé de sa visite un souvenir tel que j'espère qu'il ne repoussera pas cette demande.

— C'est impossible ; je ne puis l'admettre.

— Vous devez ! J'ai le droit de faire une communication à l'empereur.

Après un moment d'hésitation, l'officier lut la dépêche.

Dans ce télégramme, le bourgmestre priait le Kaiser de ne pas laisser passer ses troupes par Bruxelles.

— Je ne puis retarder la marche de mon armée, cria l'officier, impatient.

— Mais vous pouvez en tout cas faire part de ma

demande au général, répondit le bourgmestre, sans se départir de son calme.

— Nous perdons notre temps ! Mais j'en référerai au général.

— Vous enverrez donc le télégramme à l'adresse indiquée ?

— Si le général y consent !

— Nous sommes d'accord. Mais, dans l'entre-temps, qu'allez-vous faire ? Vous ne pouvez pas rester ici sur la chaussée.

Le bourgmestre proposa alors d'attendre à la caserne de la place Dailly.

Bientôt arriva le capitaine Kriegsheim, qui avait été délégué par le général. Il était nanti d'un ordre de réquisition pour toutes sortes de marchandises.

Il ne fut probablement plus question du télégramme. Au reste le bourgmestre n'avait aucun espoir que son intervention pût épargner à Bruxelles le passage des troupes allemandes, mais il avait voulu mettre en évidence la déloyauté de l'Allemagne.

L'ordre de réquisition mentionnait aussi que Bruxelles et la province de Brabant avaient à payer une contribution de guerre s'élevant respectivement à 50 et à 450 millions de francs. Par contre, les Allemands renoncèrent aux otages sur les instances du bourgmestre.

A 10 heures du matin, la tête de la colonne allemande apparut à la place Dailly. Les drapeaux avaient disparu et nombre de maisons étaient déjà fermées.

Le bourgmestre se trouvait à la caserne. Le général von Jakowsky et le général von Arnim, escorté de son état-major, y arrivèrent à deux heures. Le premier tendit la main au bourgmestre.

M. Max déclara :

— Je regrette, Monsieur le général, de ne pouvoir en ces douloureuses circonstances, mettre ma main dans la vôtre, car je ne puis oublier que ma patrie souffre cruellement et j'espère que vous me comprendrez.

Le général laissa sa main tendue un moment, puis dit :

— Je comprends cela, Monsieur le bourgmestre.

Il réquisitionna alors cinq autos pour lui et son état-major. Les troupes étaient prêtes à entrer à Bruxelles. M. Max se retira en auto.

Peu après les Allemands arrivèrent à la Grand' Place, cette place toute remplie des souvenirs d'un passé glorieux... en face du fier et superbe hôtel de ville.

Les armées ennemies traversèrent principalement le territoire de St-Josse. Le bourgmestre de la commune, M. Frick, avait fait apposer l'affiche suivante :

CONCITOYENS,

Malgré la résistance héroïque de nos soldats, l'armée allemande entrera peut-être sur le territoire de notre commune.

Ne vous laissez pas abattre par la crainte ou le désespoir ; conservez votre foi dans l'avenir de la Patrie.

Gardez-vous de tout acte d'hostilité à l'égard de l'armée allemande : il serait inutile à la défense nationale et pourrait provoquer des représailles.

Vos magistrats communaux demeurent parmi vous, prêts à vous défendre et à assurer l'ordre et la sécurité publique. Aidez-les dans leur tâche difficile, en conservant une attitude calme et digne.»

A l'arrivée des Allemands, M. Frick, qui se trouvait au milieu de la chaussée de Louvain, dit à ses concitoyens :

« Rentrez chez vous ! Fermez vos fenêtres et descendez vos volets ! »

Les troupes suivirent la chaussée de Louvain, puis les boulevards, pour remonter ensuite le plateau de Koekelberg. La cavalerie ouvrait la marche, puis venait l'infanterie et l'artillerie.

C'était un long et imposant cortège de soldats bien équipés, de lourds véhicules, de puissants canons ; on eût dit le défilé d'une armée se rendant à une revue, plutôt qu'à la guerre. Les musiques jouaient et les soldats chantaient le « Wacht am Rhein. »

L'Allemagne voulait étaler aux yeux des Bruxel-

lois sa puissante machine militaire, et plus d'un souffrait à la petite armée belge, vaillante sans doute mais si pauvrement équipée et qui ne pouvait opposer à une organisation aussi redoutable que son intrépidité et la force de son bon droit.

La tristesse et la mélancolie emplissaient tous les cœurs. La colère faisait bouillonner le sang, mais on sentait son impuissance. Et la fureur s'accrut encore quand on vit des femmes et des jeunes filles évoluant autour des soldats ennemis, leur distribuant des cigarettes, des fruits, du chocolat et des boissons et se livrant à d'insupportables facéties.

A 2 h. ½ l'escorte du grand état-major atteignit la Grand' Place. Là où trônaient les fleuristes au milieu d'une symphonie de couleurs chatoyantes fumaient à présent les cuisines roulantes de l'ennemi.

La Grand' Place de Bruxelles ! Là, entre ce merveilleux hôtel de ville avec sa tour élancée, l'élégante Maison du Pain et les superbes façades réputées par toute l'Europe, le Droit avait dû, une fois de plus, céder devant la force. Mais on se consolait à la pensée que toujours le Droit finit par triompher.

Des clairons sonnèrent, des tambours battirent aux champs.

Des officiers pénétrèrent dans l'hôtel-de-ville. Mais ils s'aperçurent bientôt qu'il y a autre chose encore que la violence, à savoir la fierté.

C'est ainsi que s'adressant à l'échevin Jacquain, le général von Jakowsky demanda si ses autos stationnaient dans la cour.

— Je vais faire appeler l'huissier du bourgmestre, Monsieur le général, et il vous fournira tous les renseignements à ce sujet, répondit l'édile bruxellois.

— Je vous remercie. Excusez-moi de m'être adressé directement à vous, reprit l'Allemand qui avait senti le trait.

Le soir eut lieu dans une des salles de l'hôtel-de-ville une réunion à laquelle assistèrent le bourgmestre Max, les plénipotentiaires de l'Espagne et des Etats-Unis et le général von Jakowsky. Ce dernier déposa son revolver sur la table.

L'ambassadeur d'Espagne fit de même et le magistrat bruxellois plaça son crayon à côté des deux revolvers.

Le général déclara :

— C'est mon habitude ; mon revolver me gênait.

— Moi aussi ! affirma l'ambassadeur espagnol.

Le bourgmestre Max était préparé à toute éventualité.

« Les circonstances sont graves, avait-il dit. Je dois me conduire en homme. Je suis célibataire et je n'ai pas de charge de famille, ce que d'autres pourraient invoquer pour excuser leur pusillanimité. Je puis faire le sacrifice de ma vie. »

Il avait rédigé son testament avant l'entrée des Allemands.

Dans l'entretemps, Sixt von Arnim, commandant du 4e corps d'armée, avait également fait afficher un placard. Il était libellé en français et en allemand et conçu en ces termes :

PROCLAMATION

Des troupes allemandes traverseront Bruxelles aujourd'hui et les jours suivants et sont forcées par les circonstances de réclamer à la Ville les prestations de logement, de nourriture et de fournitures. Toutes ces prestations seront réglées régulièrement par l'intermédiaire des autorités communales.

Je m'attends à ce que la population se conforme sans résistance à cette nécessité de guerre et spécialement à ce qu'aucune agression n'ait lieu contre la sûreté des troupes et à ce que les prestations exigées soient promptement fournies.

En pareil cas, je donne toute garantie pour la conservation de la ville et pour la sécurité des habitants.

Si, cependant, ainsi qu'il est malheureusement arrivé ailleurs, il se produisait des agressions contre les troupes, des tirs contre les soldats, des incendies ou des explosions de tout genre, je me verrais contraint de prendre les mesures les plus sévères.

Le bourgmestre Max, de son côté, adressa à ses concitoyens l'avis suivant :



Une autre photo du vaillant bourgmestre de Bruxelles

CONCITOYENS,

L'éventualité que les événements d'hier faisaient prévoir va se réaliser. Des troupes allemandes traverseront Bruxelles. Une partie d'entre elles prendra ses cantonnements dans la capitale.

Le commandant de ces troupes m'a donné l'assurance qu'aucune atteinte ne sera portée aux personnes ni aux propriétés.

Les administrateurs communaux resteront en fonctions. Nul ne doit songer à se faire personnellement justice. Les griefs qui seraient à formuler devront être adressés à l'autorité communale, qui en poursuivra le redressement.

Je fais un nouvel appel au calme de la population.

En outre le bourgmestre prit plusieurs autres mesures très sages. Sur l'itinéraire que devaient suivre les troupes allemandes (chaussée de Louvain, boulevard Bisschoffheim, boulevard du Jardin Botanique, boulevard d'Anvers) et dans les rues adjacentes, les cafés, restaurants et tous les débits de boissons devaient rester fermés de 9 heures du soir à 6 heures du matin.

Lorsque des soldats et des officiers donnaient des ordres aux fonctionnaires communaux, ceux-ci devaient répondre qu'il leur fallait transmettre ces ordres au bourgmestre. Cette mesure était prise afin d'éviter que les Allemands ne considérassent immédiatement les employés comme étant à leur service.

M. Max donna lui-même bravement l'exemple.

Un officier allemand, casque en tête, le cigare aux lèvres, était entré dans le cabinet du bourgmestre sans se faire annoncer.

— Vous êtes un malappris et je vous prie de sortir, dit M. Max.

L'officier s'y refusa et le magistrat demanda au général von Jakowsky de se rendre auprès de lui.

Le commandant parut aussitôt et fut mis au courant de ce qui s'était passé.

Le général semonça vertement son subordonné et lui fit présenter ses excuses.

M. Max ne montra pas moins de cranerie dans la proclamation suivante :

« J'apprends que dans certains quartiers de la ville, des gens prétendant agir au nom de l'administration communale ont été de porte en porte inviter les habitants à retirer le drapeau national de la façade de leur demeure. Je tiens à faire connaître que l'administration communale n'a donné à personne un mandat aussi peu compatible avec les sentiments patriotiques dont elle est animée. »

Le soir la houle grise roulait toujours ses flots intarissables. Bruxelles et ses faubourgs regorgeaient d'Allemands. Toutes les casernes étaient occupées. De nombreux officiers et soldats logeaient chez des particuliers.

A 9 heures du soir il y eut à la place Rogier un moment de très vive alerte. Il sembla qu'on allait voir se renouveler la tragédie qui avait ensanglanté tant de localités. A cette heure un coup de feu éclata.

« Zivilisten ! » criaient déjà les Allemands. « Man hat geschossen ! »

Les soldats amorçaient déjà leurs fusils lorsqu'un officier accourut très agité, déclarant qu'une balle était partie à l'improviste de son revolver, qu'il avait déposé trop brusquement sur la table d'une terrasse.

Les drapeaux belges et bruxellois flottaient encore à la façade de l'hôtel-de-ville, mais à côté d'eux l'ennemi avait hissé son drapeau à lui. C'était un coup d'œil pénible.

Les journaux bruxellois cessèrent tout à coup de paraître. Les bureaux étaient fermés. Les journalistes estimèrent qu'ils devaient renoncer à leur plume afin que l'ennemi n'exercât sur eux aucun contrôle. Ils refusèrent bravement de se soumettre à la censure de ceux qui n'avaient pas le droit de l'instaurer.

Et les troupes passaient toujours !

« Nach Paris ! » était le mot d'ordre inscrit sur leurs véhicules et leurs canons ; « Nach Paris ! » le cri que l'on se transmettait de rang en rang.

Des drapeaux, enlevés la veille, réapparurent aux fenêtres : on écoutait la voix du bourgmestre. Celui-ci logeait maintenant à l'hôtel-de-ville, on lui avait même préparé un lit dans la salle du Collège.

Dans la salle gothique il y avait huit lits pour les Allemands. Sixt von Arnim s'était installé dans l'immeuble. Un bureau allemand avait été aménagé sur le palier de l'escalier d'honneur.

Le samedi 22 août, un nouveau placard — à la prussienne, cette fois — disait :

« AUX HABITANTS DES PROVINCES OCCUPEES,

Les pouvoirs exécutif et administratif dans les provinces occupées passent aujourd'hui entre les mains des chefs supérieurs des troupes allemandes.

J'avertis la population de se tenir tranquille et de continuer à ses occupations civiles. Nous ne faisons pas la guerre aux habitants paisibles, mais seulement à l'armée. Si la population obéit, on ne lui fera pas de mal.

La propriété des communes et des particuliers sera respectée et les vivres et matériaux nécessaires à l'armée d'occupation seront exigés avec égard et seront payés.

D'autre part, la résistance et la désobéissance seront punies avec extrême sévérité.

Toutes les armes, toutes les munitions, tous les explosifs doivent être remis aux troupes allemandes au moment de leur arrivée.

Les habitants des maisons où l'on trouverait des armes, des munitions, des explosifs, auront à craindre d'être fusillés et de voir leurs maisons brûlées.

Quiconque résistera à main armée sera fusillé.

Quiconque s'opposera aux troupes allemandes,

Quiconque attentera à leurs blessés,

Quiconque sera trouvé l'arme à la main,

sera fusillé de même.

Le général commandant le 3^e corps d'armée,
von Lochow,
Général d'infanterie.